

**BERNARD GUSTAU**

# **UNE FAMILLE CANINDIENNE**



Bernard Gustau

Une famille canindienne

© Bernard Gustau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-1329-2

**Librinova**”

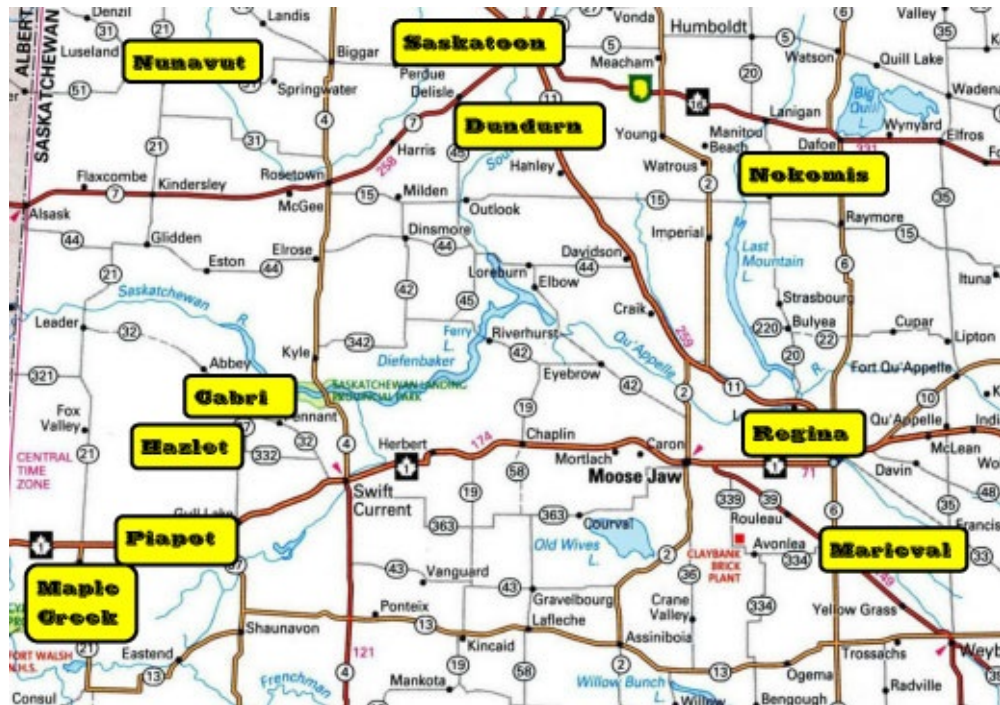
[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





# CARTE DU SASKATCHEWAN





# CHAPITRE 1

## L'enfance



## AVRIL 1951

### MAPLE CREEK

Le jour se lève sur Maple Creek, la réserve Cree à 400 kilomètres au sud de la ville canadienne de Régina dans le Saskatchewan. Pour célébrer l'arrivée du printemps dans les collines Cyprès qui se situent partiellement sur le territoire attribué, quelques tepees ont poussé sur le plateau bordant Ruisseau Maple. Cette région est d'une grande importance pour les familles car elle leur procure du gibier en abondance et du bois pour la construction de leur maison.

Son altitude modérée (environ 1400 m) offre une protection contre les vents hivernaux des prairies et la faune est abondante. Elle est aussi le lieu idéal pour les quêtes spirituelles et les cérémonies rituelles. Alimentées par de nombreuses sources qui émergent le long des collines, les pentes sont couvertes d'une forêt mixte de pins tordus, d'épinettes blanches, de peupliers baumiers et de trembles. Le plateau ouvert à drainage rapide soutient les prairies et les arbustes de fétuques. La région est comme une île humide dans des prairies semi-arides, avec de nombreuses variétés de plantes et d'animaux. La température y est généralement clémente et c'est pourquoi, dès que possible, quelques familles délaissent les maisons inconfortables construites à leur attention et prennent leurs quartiers d'été dans leur habitat traditionnel.

Au début, les choses avaient été compliquées. Avant le déferlement des envahisseurs, les terres lointaines, où ils vivaient, étaient riches et vastes. Elles pouvaient sans peine les nourrir, les vêtir et les chauffer car les ressources étaient abondantes et ils étaient somme toute assez peu nombreux. Mais les « *Wasichus* », les hommes blancs sont arrivés et ils les ont chassés des zones les plus généreuses. Ils ont volé la terre de ceux qu'ils appelaient « Les Peaux Rouges ». Le fait qu'ils soient de la race rouge n'est pas liée à leur couleur de peau. Les carnations s'étirent du jaune clair au brun cuivré, selon les tribus, selon leur alimentation, selon la vie que leurs ancêtres ont menée, mais qu'importe. Ils ont été faits prisonniers et embarqués sur des bateaux, tassés au fond des cales avec leurs maigres affaires. Les objets utilisés pour leurs cérémonies cultuelles, qu'ils n'ont pas toujours réussi à dissimuler, ont été confisqués et détruits. Puis les embarcations ont navigué vers de nouveaux lieux

où on les a installés et que les blancs appelaient des « réserves indiennes ». Ils avaient eu la sensation de perdre tout contrôle sur leur vie. Celle-ci était désormais décidée ailleurs et gérée à distance par d'autres qui ne connaissaient pas leur mode de vie, leurs coutumes, leur alimentation, leur habitat. Alors, ils ont compris que dorénavant ils allaient vivre dans un pays occupé par un envahisseur, mais que jamais une puissance militaire ne viendrait les libérer et que bientôt, leur race, leurs croyances, leurs modes de vie, tout aurait disparu. La terre devait sûrement être fâchée par cet abandon, même si ce n'était pas eux qui l'avaient décidé. Pour atténuer la colère de celle-ci, ils avaient rempli de petits récipients de cette terre de leurs ancêtres et les avaient emmenés avec eux. Ils avaient découvert leur nouvel environnement avec consternation.

Les baraquements, construits avec des plaques de ciment préfabriquées, étaient vétustes et leurs murs s'effritaient au-dessus des fenêtres crasseuses. Les seuils des portes étaient le plus souvent craquelés et couverts de moisissures peu engageantes. Parfois, la terre et la poussière accumulées dans les jointures entre deux plaques créaient comme une jardinière glauque pour toutes sortes d'herbes folles qui accroissaient l'humidité de ces maisons grises et décrépies. Les toits étaient parfois défoncés et les trous, vaguement recouverts de papiers goudronnés, assuraient une étanchéité toute relative. Les chaussées elles-mêmes étaient défoncées et de larges flaques d'eau boueuse renforçaient le caractère macabre des lieux. Quelques carcasses de voitures désossées complétaient le décor.

Heureusement, Maple Creek était une assez grande réserve et les Crees ont pu bénéficier d'une terre riche en forêt et en cours d'eau. Selon les saisons, la tribu pouvait vivre dans les baraquements ou installer les tepees pour retrouver des plaines généreuses en gibiers et des rivières poissonneuses. Ils ont pu aussi recréer des espaces pour honorer les Dieux en faisant brûler les grandes feuilles-médecines qui guérissent par leur décoction ou permettent d'entrer en communion avec les ancêtres grâce à leurs vapeurs divines.

Ce matin-là, avec le lever du jour, on distingue de petites fumées d'un blanc grisâtre qui montent des ouvertures au sommet des tentes, montrant que la vie s'éveille doucement. Dans l'une d'entre elles, c'est presque déjà l'effervescence car pour Aiyana et Cheyton, c'est un grand moment. Leur premier enfant va naître. Le travail a commencé au milieu de la nuit et Cheyton, (faucon), a veillé amoureusement sur sa femme, lui passant un linge mouillé sur le front pour la



rafraîchir. La jeune femme est une véritable indienne qui aime passer beaucoup de temps dans les travaux traditionnels. Pendant l'hiver, dans « la maison de pierre » comme elle disait, elle s'installait près de la fenêtre avec sa vieille machine à coudre pour fabriquer des robes, des tuniques, des mocassins en peau. Pour s'éclairer, elle ne disposait que d'une vieille lampe à kérosène, malodorante et elle ne l'utilisait que le soir. Elle savait aussi cuisiner à la perfection et son visage luisait de transpiration devant ses fourneaux. Ses yeux noirs et brillants semblaient illuminer la pièce. Ses lèvres épaisses étaient toujours prêtes pour un sourire. Elle savait comme personne manipuler les fils très fins sur lesquels elle enfilait les perles qui servaient à enjoliver ses broderies. Ses réalisations étaient connues de toutes et tous et elle était souvent requise pour décorer les lieux de cérémonies. Concernant les cuirs, elle était aussi une tanneuse expérimentée. Elle savait faire pénétrer dans la profondeur de la peau un mélange de foie, de graisse et de cervelle, ce qui l'adoucissait avant le séchage.

Il y a presque une lune, c'était leur ami Gosheven, (grand sauteur), qui avait veillé sur Kiona, (colline dorée). Cette dernière avait été délivrée d'un petit Lonan, rouge de colère et criant à pleins poumons à midi, au moment où le soleil découpait un joli triangle de lumière à l'entrée du tepee. Pour la seconde fois, le couple avait enfanté. Son grand frère Machk, (petit ours), de 4 ans avait été confié à Talullah, (eau bondissante), la maman de Kiona, pour que Lonan, (le petit nuage), puisse découvrir en toute tranquillité le monde des vivants.

Et maintenant, c'est au tour d'Aiyana, (fleur éternelle), de pousser hors d'elle son enfant. Wazika, guerrier déterminé, l'homme médecine est arrivé depuis plusieurs heures et s'occupe à préparer les chants de naissance pour que l'enfant entre dans la vie. Sa magie tient à distance Kisemanito, le grand esprit maléfique mangeur d'homme et cherche à attirer sur le tepee, « *Ayasi* », le petit héros qui vainc les monstres et améliore la vie. Deux naissances en aussi peu de temps est un bon présage et la petite cinquantaine de familles de Maple Creek se réjouit de cet augure. Celles-ci appartiennent au peuple Nehiyawak. Elles descendent du peuple autochtone le plus important du Canada et leurs ancêtres se sont installés en Saskatchewan depuis des lustres. Elles sont « Les Crees des bois ». Elles comptent dans leurs rangs de très nombreux métis, issus d'unions entre les femmes du peuple et des commerçants de fourrures et de peaux, ou des voyageurs canadiens français.

C'est le cas pour Kiona et Gosheven, dont les enfants sont quasiment blancs et

dont seuls les cheveux raides et noir corbeau témoignent d'une ascendance indienne. Avec le retour des beaux jours, le petit groupe a migré au sein de la réserve pour regagner les rives du ruisseau Maple, situées à une dizaine de kilomètres. Ils ont remonté le campement d'une vingtaine de tepees à trois grandes perches. Le gibier et le poisson sont abondants et ils retrouvent les habitudes de pêche et de chasse qu'ils ne peuvent pas pratiquer quand ils sont enfermés dans les préfabriqués de la réserve. C'est aussi le moment où ils peuvent rencontrer les autres clans qui, comme eux, sortent des Z.E.C., « zones d'exploitation contrôlées », ces zones de baraquements où ils sont cantonnés une grande partie de l'année. Ils peuvent, ainsi, échanger des produits et organiser les cérémonies rituelles. Ils s'efforcent pendant l'été de retrouver leurs modes de vie traditionnels, que l'arrivée des européens a bouleversés, voire interdits. Ils peuvent pratiquer les rituels de sudation, si importants pour la purification des corps et par conséquent des âmes. Ils multiplient les pow-wow, ces rassemblements qui permettent de faire subsister le patrimoine culturel lors des fêtes de la rencontre.

C'est le temps où de nouveaux couples peuvent se rencontrer et s'unir « pour le meilleur et pour le pire ». Les danses du soleil permettent de renouer avec les esprits. Les chamanes retrouvent la capacité d'avoir des visions lors de dialogues avec les périsprits et le partage des calumets. Ils accueillent dans leurs rêves, « *Wisakedjak* », le héros de l'histoire de la création qui les aide à garder le respect mutuel et la non-ingérence. Il explique comment chacun est responsable de ses actes et de ses relations avec les autres êtres vivants, animaux ou plantes. Les sorciers racontent comment Loutre et Castor ont désobéi en se battant, détruisant l'harmonie et provoquant des cataclysmes épouvantables. Ils expliquent la légende de Rat Musqué qui a recréé la Terre avec la boue de ses pattes.

Soudain, un rôle profond requiert l'attention de Nokomis, la sage-femme. Ses cheveux coupés très courts, presque rasés, donnent l'impression que sa tête est trop grosse pour sa silhouette frêle. Son visage est une longue figure ovale, à la carnation sombre, aux contours presque trop lisses, et des yeux de charbon, profondément enfoncés dans leurs orbites. Ses lèvres fines et serrées font comme une coupure sous son nez sec et droit. Elle sourit rarement et s'exprime peu, renforçant ainsi le côté énigmatique de son personnage. Rien, ni personne, ne semble avoir de prise sur elle, mais lorsqu'elle exerce son art, elle est d'une efficacité qui lui vaut le respect de tous.